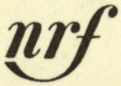
ANDRÉ GIDE

AINSI SOIT-IL

ou

LES JEUX SONT FAITS



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1952.

Extrait de la publication

A MA FILLE

CATHERINE JEAN LAMBERT

Au début de l'été 1950, *après avoir achevé les remaniements qu'il apportait à l'adaptation scénique des « Caves du Vatican », André Gide, qui avait résolu de ne plus tenir de journal, commença de noter dans un grand cahier, « au hasard », lorsque sa fatigue n'était pas trop grande, les réflexions et les souvenirs qui lui venaient à l'esprit.*

Il est émouvant de penser que les lignes finales du présent volume (dont il avait choisi lui-même le double titre) sont les toutes dernières qu'il ait écrites, quelques jours à peine avant sa mort.

Je ne sais ce que ça donnera : j'ai résolu d'écrire au hasard. Entreprise difficile : la plume (c'est un stylo) reste en retard sur la pensée. Or il importe de ne pas prévoir ce que l'on va dire. Mais il entre toujours une part de comédie là-dedans. On fait effort pour aveugler les phares. N'empêche qu'une sorte de radar intime avertisse...

Je viens de biffer quatre mots : c'est tricher. Tâcherai de ne pas recommencer... Ah ! j'en avertis aussitôt : faudrait voir à ne pas attacher, à ce que je consigne à présent, trop d'importance ; cela donnerait à Benda trop beau jeu. Si j'ai désir de me contredire, je me contredirai sans scrupule : je ne chercherai pas la « cohérence ». Mais

Extrait de la publication

n'affecterai pas l'incohérence non plus. Il y a, par-delà la logique, une sorte de psychologique cachée qui m'importe, ici, davantage. J'ai soin de dire : « ici », car je ne puis supporter l'illogisme que momentanément et par jeu. Certes, rien de moins hilarant qu'un illogisme et je prétends ici m'amuser. Toutefois, sans la rigueur de raisonnement de Descartes, je reconnais que rien de solide ni de durable n'aurait pu être fondé. Mais cette partie serrée se joue sur un tout autre plan; pour l'instant ce n'est pas mon affaire. Et peut-être que, à mon âge, il est permis de se laisser aller un peu. *Amen.* (Ce qui veut dire, je crois : ainsi soit-il!)

Je devais avoir à peu près quatorze ans lorsque je fis la connaissance de l'*horreur.* C'était place Saint-Sulpice; laquelle, en ce temps, était pavée. A quelques mètres de moi passe un camion. Un gosse, d'une douzaine d'années, a trouvé le moyen de se faire trimbaler à l'œil en se juchant à

Extrait de la publication

l'arrière du véhicule, où le cocher ne puisse le voir. Il en a son content de ce voyage, veut descendre, saute, mais reste accroché par la blouse. De sorte que, son élan rompu, le voici qui retombe, brutalement tiré en arrière, donnant du front sur le pavé. Des passants, qui se sont rendu compte de l'accident, crient, gesticulent, tentent d'arrêter le conducteur qui, lui, ne s'est rendu compte de rien et fouette son cheval au trot. De pavé en pavé le crâne du malheureux petit rebondit. En vain cherche-t-il à le protéger avec ses bras. Mais il a dû perdre connaissance presque aussitôt. Lorsque trente mètres plus loin le camion consent à s'arrêter (car quelqu'un s'est enfin jeté à la tête du cheval) le visage de l'enfant n'est plus qu'une sorte de bouillie sanglante...

(A l'âge que j'avais, je crois que cette horreur m'a fait beaucoup douter du bon Dieu. Par la suite on a beaucoup travaillé au replâtrage en moi de la divinité-providence. Et, de moi-même j'étais, tant bien que mal, parvenu à la restaurer. Au sur-

Extrait de la publication

plus ce n'est pas sur ce plan qu'elle est — ou que je la sens — le plus sujette à caution.)

Depuis ce temps nous avons été saoulés d'horreur à ce point que ce mince « fait divers » risque de faire hausser les épaules. « Not worth mentioning », auprès des atrocités de la guerre, de ce grand chavirement de toutes les valeurs qui demeuraient pour nous des raisons de vivre...

J'ai fait connaissance d'un mot qui désigne un état dont je souffre depuis quelques mois; un très beau mot : anorexie. De αν, privatif, et ορεγομαι, désirer. Il signifie absence d'appétit (« qu'il ne faut point confondre avec dégoût », dit Littré). Ce terme n'est guère employé que par les docteurs; n'importe : j'en ai besoin. Que je souffre d'anorexie, c'est trop dire : le pire c'est que je n'en souffre presque pas; mais mon inappétence physique et intellectuelle est devenue telle que parfois je ne sais plus bien ce qui me maintient encore en vie sinon l'habitude de vivre. Il me

semble que je n'aurais, pour cesser d'être, qu'à m'abandonner. Dans ce que j'écris ici, qu'on n'aille point voir du désespoir : mais plutôt de la *satisfaction.*

Je pèse chaque mot que j'écris; m'en voudrais d'outrer ma pensée. Somme toute, la partie que je jouais, je l'ai gagnée. Mais j'ai cessé de m'y intéresser vraiment depuis que Em. m'a quitté. Depuis, il me semble souvent que je n'ai plus fait que semblant de vivre : elle était ma réalité. Peu importe si je ne me fais pas comprendre. Je ne me comprends pas moi-même tout à fait bien. C'est ainsi que je ne sais trop ce que j'entends par *réalité.* Pour elle, la réalité c'était un Dieu auquel je ne pouvais pas croire... J'ai cessé de chercher à comprendre quoi que ce soit.

Si ce que je viens d'écrire devait être cause de trébuchement ou de ralentissement de ferveur pour tel jeune homme qui me lirait, je déchirerais ces pages aussitôt. Mais je le prie de considérer mon âge et

Extrait de la publication

de s'ingénier à comprendre que ce n'est pas à quatre-vingts ans qu'on doit encore chercher à bondir — à moins que ce ne soit hors de soi. Qu'il cherche ailleurs, ce jeune homme, dans les écrits de ma jeunesse, des invitations à la joie, à cette exaltation naturelle dans laquelle j'ai longtemps vécu; elles abondent. Mais à présent je ne les pourrais réassumer sans affectation. C'est l'affectation qui me rend insupportables tant d'écrits d'aujourd'hui, et parfois même des meilleurs. L'auteur y prend un ton qui ne lui est pas naturel. C'est là ce que je voudrais éviter. La sincérité doit précéder le choix des mots et le mouvement de la phrase; elle n'a rien à voir avec le cynisme des aveux. Elle n'a pas de pire et de plus perfide ami que la complaisance. C'est celle-ci qui vient tout fausser. L'on ne saurait être contre soi-même trop sévère; mais il y faut un long et patient entraînement.

Dans cette anorexie dont je viens de parler, je ne voudrais pas non plus me complaire. Hier, à Cabris où j'étais allé,

Extrait de la publication

de Nice, relancer les Herbart, j'ai soudain senti que, somme toute, je pouvais encore me sentir heureux de vivre et l'ai tout aussitôt déclaré à Pierre et à Élisabeth, et à Mme Théo, mon aînée de trois ou quatre ans. Nous étions assis tous quatre sous une treille non point si épaisse qu'on ne pût voir entre les larges feuilles de la vigne des rappels d'un azur profond. Les grappes qui pendaient de-ci, de-là, se gonflaient pour la prochaine vendange. L'air était à la fois chaud et léger. J'arrivais porteur d'heureuses nouvelles; celle en particulier de la réimpression de mes *Faux-Monnayeurs*. Or, ce livre a fait partie du choix des douze meilleurs romans élus pour une nouvelle collection qui s'annonce assez importante. Pierre et Élisabeth me disaient leur satisfaction de voir enfin mise à sa place une œuvre que tous (ou presque) s'accordèrent à considérer comme manquée au moment de sa publication. Simplement, elle ne répondait pas à ce que les critiques ont décrété que devaient être les lois du genre. Mais ici, comme tant

d'autres fois, j'ai gagné en appel le procès que l'on me fit alors. Il en ira de même pour *Corydon* et pour *Saül*. Quant aux *Caves du Vatican*, j'attends avec une joyeuse impatience l'épreuve de la représentation au *Français*, cet automne. C'est même une des rares curiosités qui me rattachent encore à la vie...

D'un bout à l'autre, rien de plus inattendu que cette aventure : j'avais laissé Heyd réimprimer, dans le tome VII (je crois) de mon *Théâtre complet* (fort surpris de le voir trouver de quoi remplir tant de volumes), une adaptation que j'avais faite de cette « sotie » sur la demande des « Bellettriens » de Lausanne; puis j'avais cessé d'y penser... jusqu'au jour où (c'était l'été dernier) une chaleureuse lettre de Touchard, le très aimable administrateur actuel du Théâtre-Français, vint me relancer à Juan-les-Pins où je me languissais alors. (Et vraiment je n'en menais pas large.) Jean Meyer, m'apprenait-il, venait de découvrir la pièce, en avait ausssitôt donné lecture aux sociétaires du théâtre;

Extrait de la publication

acceptation à l'unanimité, projet de porter cette farce sur la scène au plus vite, c'est-à-dire : dès l'automne prochain. J'acceptai joyeusement. Pourtant certains passages restaient à revoir. Je promis de m'en occuper aussitôt. Et, quelques mois plus tard, Jean Meyer (qui se proposait d'assumer le rôle de Protos) vint à Taormina où nous achevâmes ensemble de tout mettre au point. Il se montra satisfait des quelques scènes que j'avais composées entre temps, lesquelles devaient donner plus d'importance au rôle de l'héroïne.

Car, si déjà je souffrais de cette anorexie (sur laquelle je me propose de revenir), si je me sens vieux et comme déjà *hors d'usage*, je ne pense pas que mes facultés intellectuelles aient beaucoup faibli; de sorte qu'il suffisait de cette occasion pour les remettre en marche. Et maintenant j'attends, à Nice, un appel de Touchard, fort désireux d'assister aux premiers essais, à la prise de contact de chaque acteur avec son rôle, sachant qu'il est trop tard pour intervenir lorsque les plis sont déjà formés.

Extrait de la publication

Je racontais à Jean Meyer ce qui s'était passé pour *Perséphone*, lorsque, convoqué par Ida Rubinstein dans son charmant hôtel de la place des États-Unis, je me heurtai à l'entente parfaite d'Ida, de Stravinsky, de Copeau, tous trois néophytes, et de Barsacq, le metteur en scène, qui naturellement emboîtait le pas.

— Vous comprenez, disait mon ami Copeau, il s'agit de ne pas présenter au public l'action du drame elle-même. Nous devons procéder par allusions.

— Oui, s'écriait alors Stravinsky, c'est comme la messe. Et c'est là ce qui me plaît dans votre pièce. L'action même doit être sous-entendue...

— Alors j'ai imaginé, reprenait Copeau, que tout pourrait se passer dans un même lieu, grâce à un récitant qui n'apporterait des faits eux-mêmes que le récit, que le reflet. Tout dans le même lieu : un temple, ou mieux : une cathédrale...

Je me sentis perdu, car Ida et Stravinsky approuvaient à l'envi.

— Mais, cher ami, tentai-je encore d'ob-

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ANDRÉ GIDE

Ainsi soit-il
ou
Les jeux sont faits

André Gide a quatre-vingts ans. Son cœur est fatigué. Mais ses facultés intellectuelles témoignent encore d'une vitalité surprenante. Il achète un cahier, un grand registre cartonné, qu'il va dorénavant laisser ouvert sur sa table, et où il se propose, dit-il, «d'écrire au hasard».

Sera-ce un prolongement du *Journal* ? Non. Pas d'ordre chronologique ; aucune date ; pas de plan, rien de concerté ; ni souci de composition, ni recherches d'écriture. Une suite de pages où s'enchaînent, au gré des plus fortuites associations d'idées, les réflexions d'un vieil homme que les déficiences cardiaques retiennent trop souvent à la chambre, mais dont la curiosité d'esprit reste inlassablement en éveil : le futile s'y mêle au sérieux, les souvenirs anciens aux impressions du moment, les anecdotes aux méditations sur la vieillesse, sur la maladie, sur la mort.

Ainsi soit-il, c'est, dans l'œuvre d'André Gide, une expérience nouvelle, un ultime passe-temps : il s'amuse à laisser courir sa plume avant qu'elle ne lui tombe des doigts. Lent et paisible monologue — prolongé jusqu'aux tout derniers jours —, où l'on ne peut s'empêcher par moments de percevoir avec émotion les atteintes de l'âge, mais où ses amis retrouvent l'inimitable de sa pensée, le naturel de ses causeries, le frémissement, les inflexions même de sa voix.

nrf

52-II

A 22794

Extrait de la publication